

Dumez Hervé (2008) "Où repose René Descartes ? L'enquête", *Le Libellio d'Aegis*, volume 4, n° 3, hiver 2008-2009, pp. 36-42

## Sommaire

---

### DOSSIER SPÉCIAL CONCURRENCE ET COOPERATION

---

- 1**  
Théorie de la coopération entre concurrents : interdépendances, discipline sociale et processus sociaux  
*E. Lazega*
- 6**  
Les jeux de conception d'une plate-forme entre coopération et concurrence, le cas du Métro  
*B. Segrestin*
- 13**  
Le concept de coopération : quelques voies de recherche à partir d'une analyse de cas  
*C. Depeyre & H. Dumez*
- 21**  
Coopération/compétition : de la biologie au management  
*A. Jeunemaître & N. Mirc*
- 
- 31**  
Les méta-organisations  
*H. Dumez*
- 36**  
Où repose René Descartes ? L'enquête  
*H. Dumez*
- 44**  
Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

---

## Où repose René Descartes ? L'enquête

Où que ce soit, il est à espérer que c'est en paix. Mais l'enquête destinée à donner une réponse à cette question est loin d'être simple, comme on va le voir<sup>1</sup>.

Il avait été un enfant de complexion fragile, héritée de sa mère qui mourut peu de temps après l'avoir mis au monde. Son père lui préférait son aîné, plus robuste. Il ne travaillait bien que le matin sous les édredons, face à un âtre flamboyant, et n'abhorrait rien tant que la froidure, étant né en Touraine. Il eut d'ailleurs ses plus grandes révélations intellectuelles dans une pièce surchauffée d'Allemagne, confortablement installé sur la faïence brûlante d'un poêle.

C'est sans doute parce qu'il avait perdu le seul amour de sa vie, Francine, sa petite fille de cinq ans, et parce que les universités d'Utrecht<sup>2</sup> et de Leyde, phares de sa chère Hollande, avaient condamné sa philosophie, qu'il accepta finalement de se rendre en Suède.

Pierre Chanut, l'ambassadeur du roi de France auprès de la reine Christine avait fait connaître le philosophe à la jeune souveraine, qui était très désireuse de le rencontrer. Cédant à l'insistance de son ami, Descartes décida de se rendre à Stockholm, malgré ses craintes d'« *aller vivre au pays des ours, entre des rochers et des glaces* ». Ils se séduisirent tout d'abord, puis se déçurent. Christine s'intéressait au grec ancien et à l'astrologie, peu finalement à la science. Elle se levait à quatre heures du matin et le convoquait dans le froid glacial pour recevoir des leçons de lui sur le coup de cinq heures. Dans sa dernière lettre, le 15 janvier 1650, Descartes déclare avec mélancolie : « *Je ne suis pas ici en mon élément.* » Moins d'un mois plus tard, le 11 février, il mourait à cinquante-trois ans d'une fièvre qui avait tourné à la pneumonie. Un médecin hollandais rétif à sa philosophie et que Descartes détestait, avait fini par le saigner alors même qu'il s'était écrié, désespéré et dans un râle : « *Messieurs, épargnez le sang français* ».

Un conflit surgit aussitôt sur le lieu de l'inhumation. Christine entendait faire un honneur insigne au philosophe en lui réservant une place dans l'église des Chevaliers où reposent les rois de Suède et notamment son père. Mais Chanut, arguant que Descartes était catholique, refusa avec de grands égards, mais sans céder. Comme les enfants morts en bas âge ne sont pas exclus de l'Église catholique, il demanda à ce que Descartes fût mis en terre dans le cimetière des Saints-Innocents de Stockholm, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église Adolphe Frédéric.

Un an plus tard Chanut rentre à Paris, où il meurt en 1662. Quatre ans plus tard, Christine se convertit au catholicisme, abdique et quitte la Suède pour Rome. Seize ans plus tard, le cartésianisme est en plein essor. Les Jésuites et les Oratoriens le considèrent comme un moyen efficace de défendre la foi. L'ambassadeur de France en Suède, M. de Terlon, est chargé d'approcher la cour pour savoir si la dépouille de Descartes pourrait être déterrée et rapportée en France. Le 1<sup>er</sup> mai 1666, le corps est raccompagné dans la maison de l'ambassadeur, celle même où le philosophe était mort, sous la garde de soldats suédois commandés par le capitaine Isaak Planström.

Terlon a fait faire pour la circonstance un coffre en cuivre de deux pieds et demi de long. Le cercueil de bois est ouvert : il ne contient plus que les os qui sont empilés dans le coffre de cuivre. Mais avant de le fermer, Terlon demande aux prêtres s'il peut lui-même conserver l'index de Descartes, celui avec lequel ce dernier a écrit ses œuvres. Il y est autorisé. C'est donc le squelette de Descartes sans son index droit qui part pour la France.<sup>3</sup>

Le geste de Terlon est la laïcisation du culte catholique des reliques. Le repos de la dépouille de Descartes va être marqué tout entier par ce geste, pour les siècles à venir : comme si le père du *Discours de la méthode* était devenu le saint de la modernité tout entière. Par ailleurs, pourquoi ce coffre de cuivre ? Parce que l'on craignait, justement, que les os de Descartes ne soient saisis lors du transfert – de la translation, devrait-on dire –, particulièrement par les Anglais chez qui le cartésianisme s'était développé et qui auraient pu s'enorgueillir de lui élever un mausolée.

A Péronne, malgré les sauf-conduits, l'administration royale des douanes, soupçonnant un trafic de contrebande, fait ouvrir le coffre malgré les protestations des hommes de Terlon. Rien de spécial n'est relevé, sauf qu'il ne reste que certains os, les autres étant tombés en poussière. Quelque chose aurait pu frapper les témoins, mais n'est apparemment pas relevé. A l'époque, le cartésianisme fait fureur, pourtant au milieu de terribles controverses. Certains des successeurs du maître appliquent la méthode du doute à la religion et à la politique, comme Spinoza. Dans les pays catholiques, la nouvelle philosophie rouvre une controverse inattendue, celle de l'eucharistie. La solution théologique du problème du pain et du vin devenus corps et sang du Christ lors de la consécration reposait en effet sur la doctrine aristotélicienne de la substance et des accidents : quand le prêtre prononce les mots requis, le pain et le vin restent pain et vin en tant qu'accidents, mais changent de substance pour devenir corps et sang du Christ – c'est la transsubstantiation. La charge de Descartes à l'encontre de la philosophie aristotélicienne remet en cause la solution élaborée au douzième siècle. En France d'ailleurs, le cartésianisme a surtout séduit les frondeurs, comme Condé ou Retz et il est donc suspect aux yeux du pouvoir royal. Mais, y compris dans les cercles gouvernementaux et l'Église, il y a aussi des convertis, dont le Trésorier de France, Pierre d'Alibert, dans la maison duquel parvient le précieux chargement. Eux vont se servir du retour des os du philosophe en France pour organiser une reconnaissance officielle de sa pensée. Fin juin 1667, le coffret de cuivre est emporté de l'église Saint-Paul où il avait été installé et une procession avec torches l'accompagne jusqu'à l'église Sainte-Geneviève qui, à l'époque, est accolée à l'église Saint-Étienne du Mont. On y lit une lettre de la reine Christine énonçant que ses discussions à Stockholm avec Descartes ont joué un rôle décisif dans sa conversion. Reconnu comme un bon catholique, Descartes peut reposer dans un caveau situé à la droite de la nef. Une épée de cuivre décrivant le retour du corps de Suède à Paris et énumérant les célébrités assistant à la cérémonie est glissée dans le coffre avant l'inhumation.

Mais au fil des siècles, l'église Sainte-Geneviève s'écroule peu à peu. Au point que Louis XV, à la suite d'un vœu, confie à Soufflot le soin de construire un édifice considérable de style néo-classique destiné à la remplacer. Lorsque la Révolution

intervient, il vient d'être achevé. Son style plaît aux révolutionnaires qui s'en emparent et en font le Panthéon.

Ici, deux histoires parallèles vont se dérouler, toutes deux liées à la dynamique révolutionnaire.

Le premier à être admis au Panthéon (puis expulsé après qu'on aura appris son attitude trouble vis-à-vis de la Cour) est Mirabeau. Puis Voltaire y est transféré.

Et le 12 avril 1791, le cas de Descartes est discuté, défendu par Condorcet lui-même qui voit en Descartes le père de la modernité en tant que philosophe du progrès. Ce n'est plus en effet le bon catholique qui est en cause. C'est le penseur qui a secoué la tradition et a établi que tout devait être soumis au doute afin de ne retenir que ce qui est évident au regard de la raison<sup>4</sup>. Et c'est la victime de la tyrannie obligée de s'exiler de son pays pour penser, se réfugiant en Hollande, puis en Suède où il mourut loin de sa patrie. Avec la destitution du roi, le dossier se trouve relégué. Marie-Joseph Chénier, le frère d'André, le présente à nouveau et, en octobre 1793, le gouvernement révolutionnaire décide que Descartes sera transféré au Panthéon, avec, gravés sur sa tombe, les mots : « *Au nom du peuple français, la Convention nationale à René Descartes, 1793, l'an second de la République* ». Mais la période est telle que les modalités pratiques de la cérémonie restent en suspens.

Pendant ce temps, la dépouille de Descartes a changé d'emplacement. Quand la tourmente révolutionnaire a commencé à s'attaquer aux édifices religieux et aux tombeaux des rois, certains se sont émus, au nom du patrimoine national. Alexandre Lenoir a été chargé de sauver ce qui pouvait l'être. Dans l'ancien couvent des Grands-Augustins devenu « dépôt des Monuments », il entasse tout ce qui lui parvient, ou ce qu'il va lui-même soustraire à la folie destructrice des sans-culottes. Il a une préférence particulière pour les dépouilles des célébrités : il a ainsi recueilli les restes de Héloïse et Abélard ou de Henri IV. Une nuit de 1792, l'abbé de Sainte-Geneviève, inquiet, lui demande de sauver ce qui reste dans la vieille église. Dont la dépouille de Descartes, que Lenoir place dans un sarcophage de porphyre. En 1796, le « dépôt » devient le Musée des Monuments français, très visité, notamment par les étrangers de passage à Paris. C'est le premier musée d'histoire au monde.

En mai 1796, Chénier remet à nouveau à l'agenda le transfert de Descartes au Panthéon. Mais il est bloqué par Louis-Sébastien Mercier qui explique que Descartes n'a réussi que dans la géométrie analytique et engagé les savants français en tous autres domaines dans des impasses, dont ils ne furent tirés que par un Anglais, Newton. La discussion est incertaine et la décision reportée. Comme souvent, ce report deviendra définitif.

En 1816, Louis XVIII ordonne que les trésors religieux contenus dans le Musée des Monuments français soient redonnés aux églises (d'objets d'histoire, ils redeviennent objets religieux), et attribue le site à l'école des beaux-arts (qui y est toujours installée). La plupart des dépouilles (Héloïse et Abélard, Mabillon, Boileau) partent au Père-Lachaise. Descartes n'en fait pas partie. Des amis de la philosophie se sont mobilisés, trouvant le Père Lachaise trop éloigné. La vieille église Sainte-Geneviève a disparu, remplacée en 1807 par la rue Clovis qui longe Saint-Étienne-du-Mont juste à son emplacement. Ne reste d'elle que la tour qui fait maintenant partie du lycée Henri IV. On choisit l'une des plus vieilles églises de la capitale, Saint-Germain-des-

Prés où une plaque indique toujours l'emplacement où sont censés demeurer les restes de René Descartes.

En tout état de cause, son crâne, lui, n'y est pas. Lors de la cérémonie du déterrement, le sarcophage de porphyre est en effet ouvert. On y trouve un coffre de bois, très peu d'os en bon état, le reste réduit en poussière, et pas trace du crâne. Un crâne humain ne disparaît pas facilement en poussière. Certains doutent qu'il ait jamais quitté la Suède. Il se trouve qu'à cette période, un chimiste suédois, Berzélius, est à Paris, pour travailler avec Berthollet. Il est intrigué par l'histoire étrange des restes de Descartes et le rôle qu'aurait pu y jouer son pays. Rentré chez lui, il est confondu de lire, deux ans après, dans un journal, qu'un crâne supposé être celui de Descartes et provenant de la succession de son professeur de chimie, vient d'être vendu aux enchères pour 17 ou 18 rixdales. L'acheteur est le propriétaire d'un casino et a l'intention de placer le crâne du philosophe dans une vitrine au milieu de ce lieu de pari. Sans trop de difficulté, Berzélius récupère la relique, et, dans un beau geste, il l'envoie à ses collègues de l'académie des sciences de Paris.

Le 30 avril 1821, Cuvier préside la séance. Il y a là Ampère, Berthollet, Gay-Lussac, Lamarck, Laplace. Entre autres questions, on examine le cadeau de Berzélius. A même le crâne se trouve une inscription latine qui dit : « *Ce petit crâne fut celui du grand Descartes, ses autres restes se trouvent cachés loin, quelque part en France, mais son génie est loué partout dans le monde, et son esprit pieux, mêlé aux êtres célestes, triomphe.* »<sup>5</sup> Et aussi quelques mots de Suédois que Berzélius a traduits : « *Le crâne de Descartes, prélevé par J. Fr. Planström, en l'an 1666, au moment où le corps a été rapporté en France.* »

Cuvier a fait quelques recherches avant la séance. Il rapproche le crâne d'une gravure représentant Descartes, trouve des ressemblances frappantes entre les deux (il est le père de l'anatomie comparée) mais demande néanmoins une enquête approfondie sur cette précieuse relique. C'est l'astronome Delambre qui s'en charge. Lui ne croit pas en l'authenticité. Cependant, son rapport est superficiel et rempli de contradictions. Pour Cuvier, le bon sens et le principe de parcimonie doivent jouer : Planström, on s'en souvient, était le capitaine des gardes surveillant la dépouille de Descartes dans la maison de l'ambassadeur au moment où le corps a été déterré du cimetière suédois ; la tête avait été très probablement détachée du corps avant l'enterrement, puisque on sait que Chanut avait fait faire un masque mortuaire (qui a été perdu). Il faudrait imaginer que quelqu'un, ayant eu connaissance de tous ces faits, ait commis une supercherie en écrivant l'inscription suédoise se trouvant sur le front du crâne. En faisant faire une recherche complémentaire, Cuvier fait exhumer un texte datant des années 1750 dans lequel un suédois dit qu'on lui a montré un crâne comme étant celui de Descartes, provenant de l'héritage d'un certain Planström qui aurait dit avoir commis le vol alors qu'il gardait la dépouille du philosophe, « *afin que la Suède ne perde pas complètement les restes d'un personnage aussi fameux.* » Cuvier conclut donc à l'authenticité et ses collègues avec lui, à l'exception de Delambre<sup>6</sup>.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Pierre-Paul Broca fonde l'anthropologie. En comparant les crânes, il formule une hypothèse : plus le cerveau est lourd et volumineux, plus l'intelligence est grande. Il s'appuie notamment sur l'autopsie de Cromwell qui montrait un cerveau particulièrement développé, et sur celle de Cuvier : conformément aux mœurs scientifiques de l'époque, Cuvier a en effet offert son corps

à ses collègues, afin qu'ils le dissèquent. Gratiolet (qui a découvert que la partie gauche du cerveau commandait la partie droite du corps, et réciproquement, et qui a identifié les différents lobes et leur a donné leur nom) n'est pas d'accord. Et il fournit la donnée qui tue : nous détenons, dans les collections du Muséum d'histoire naturelle, le crâne authentifié de Descartes, explique-t-il ; or, il est petit et une inscription latine écrite sur lui le confirme (*parvula*) ; c'est un crâne admirablement formé, mais menu – la forme compte donc plus que le volume pour déterminer l'intelligence. Broca riposte : un crâne sans cerveau n'est rien, car ce n'est pas le volume, mais le poids du cerveau qui compte. Un autre savant surenchérit : le biographe de Descartes, Baillet, a souligné la taille de la tête de Descartes. Gratiolet riposte : Baillet a précisé que la tête de Descartes était grosse par rapport au tronc, et il a par ailleurs ajouté que Descartes était plutôt de petite taille<sup>7</sup>.

Le crâne présumé aura permis d'établir que le lien entre volume du cerveau et intelligence était sujet à caution, comme il l'avait lui-même formulé : « [...] *la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes.* »

1910 : la Seine déborde de son lit et envahit Paris où l'on se déplace en barque. L'eau remonte la rue Buffon et inonde les galeries au sous-sol du Muséum. Les os, de dinosaure ou autres, y flottent en désordre.

En Suède, on s'occupe ces années-là d'éditer la correspondance de Berzélius et Berthollet et l'édition une fois réalisée, un exemplaire est gracieusement envoyé à l'académie des sciences de Paris. Quelqu'un s'avise d'y lire les échanges à propos du crâne de Descartes et le 23 septembre 1912, l'académie s'interroge : l'objet lui aurait donc été envoyé – où pourrait-il bien se trouver ? Des courriers sont adressés un peu partout et le Muséum répond : effectivement, Cuvier lui-même y a déposé le crâne, mais, en raison des inondations récentes, il est introuvable. Les journalistes se saisissent de l'affaire, des reporters visitent le chaos du Muséum après le déluge, farfouillent parmi les galeries les empilements d'os pêle-mêle. Dans les cafés et restaurants, on ne parle que de cette affaire. Après que tout le personnel du Muséum a été mobilisé, un crâne refait surface – si l'on peut dire –, mais sans sa boîte. Est-ce le bon ? A nouveau, on réunit les experts. L'un d'entre eux, Paul Richer, est un élève de Charcot, avec qui il a travaillé sur l'hystérie. Il a deux spécialités : l'anatomie et l'art, puisqu'il est un fin connaisseur de l'anatomie dans les tableaux de la renaissance. Il reprend l'approche de Cuvier (dont on se souvient qu'il avait confronté le crâne de Descartes avec une gravure de l'époque), mais de manière plus sophistiquée. Partant du célèbre portrait de Descartes par Frans Hals exposé au Louvre, il fait faire de grandes photographies. A partir de celles-ci, projetées par un jeu de miroirs sur un papier, il reconstitue minutieusement ce que devait être le crâne du sujet. Devant l'académie et la presse, dans une atmosphère chargée d'électricité, il dévoile ses résultats qui coïncident avec le crâne conservé et retrouvé. La presse du monde entier se fait l'écho de la séance.

Le problème est qu'on sait aujourd'hui que le tableau du Louvre n'est vraisemblablement pas de Frans Hals. Les spécialistes ne retrouvent pas dans ce calme portrait d'un gentilhomme serein les coups de brosse nerveux propres à ce peintre. Il n'existe d'ailleurs aucune trace indiquant que les deux hommes se soient jamais rencontrés. Tout ce que l'on sait est qu'avant de quitter la Hollande pour la

Suède, en 1649, Descartes a rendu visite au père Bloemaert à Haarlem et que ce dernier lui a demandé de poser pour un portrait. Or, le grand peintre de Haarlem, à l'époque, était Hals. On peut supposer que Bloemart se serait adressé à lui pour traiter un sujet aussi illustre. Il est possible qu'un portrait non fini, une esquisse à l'huile conservée à Copenhague, soit le résultat de cette hypothétique rencontre. On ne sait d'où vient le Descartes du Louvre, et s'il a été fait d'après nature ou d'après un autre tableau (celui de Hals ?), peut-être au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais alors, que dire de la coïncidence entre le crâne et ce tableau ?

En 1927, deux membres du gouvernement s'avisent que le décret pris par le gouvernement révolutionnaire de transfert de la dépouille de Descartes au Panthéon n'a jamais été exécuté et proposent de réparer cet oubli. Mais la polémique renaît : où sont réellement les restes de Descartes ? Et, finalement, le projet est abandonné<sup>8</sup>.

Au total, on l'a dit, il est peu probable que les os enterrés dans l'église Saint Germain des Prés soient ceux de Descartes. En effet, Lenoir a fait deux récits de la manière dont il avait récupéré ceux-ci dans l'église Sainte-Geneviève. Le premier a été fait dans une lettre en réponse à une question posée par Cuvier. Il explique qu'appelé par l'abbé de Sainte Geneviève, il est allé avec lui dans l'église ; qu'ils ont creusé devant le pilier à droite de l'entrée, où étaient un médaillon en terre cuite et une plaque de marbre blanc indiquant l'emplacement. Ils ont extrait un coffre de bois pourri, qui contenait très peu d'os (un fragment de tibia et de fémur, de radius et de cubitus). Rien d'autre, donc pas de squelette entier. Il y avait aussi un os plat, ressemblant à une partie de crâne. Lenoir avoue qu'il en a fait des anneaux qu'il a envoyés à ses amis... Mais deux ans auparavant, il avait fait un autre récit : c'est accompagné du commissaire de police de la section du quartier qu'il aurait récupéré les os. Or, lors de la cérémonie de 1667, c'est le coffre de cuivre fabriqué à la demande de Terlon qui a été enfoui, non pas près d'un pilier de l'entrée, mais à l'extrémité sud-est de la nef, dans le mur, au milieu de deux confessionnaux, entre les chapelles de Sainte-Geneviève et de Saint-François. Et on se rappelle qu'y avait été ajoutée une épée de cuivre portant le récit de la cérémonie et le nom de ceux qui y assistaient. Autrement dit, Lenoir soit s'est trompé en déterrando un autre corps, soit n'a jamais participé à l'exhumation et s'est fait remettre d'autres restes. Et il y a toute chance que ce qu'il a cru être les os de Descartes ne l'aient jamais été : les véritables auront été dispersés lors d'un pillage de l'église par les sans-culottes ou plus vraisemblablement lors de la démolition des ruines au moment du percement de la rue Clovis, en 1807. Peut-être la jolie passante attendant le 89 sur ses trottoirs, au bruit de ses talons, les fait-elle rêver en leur sommeil tranquille, sans qu'elle en sache rien.

Mais si les os enfouis à Saint Germain des Prés ne sont pas ceux de Descartes, peut-on être certain que le crâne manquait parmi ceux qui le furent, dans le cuivre, à Sainte-Geneviève, alors qu'à Péronne nul ne s'avisait de ce manque ?

Comme celle d'un bon catholique, puis d'un chantre de la raison pourfendeur de l'obscurantisme religieux et politique, d'un bon catholique à nouveau, d'un grand cerveau pour un petit volume crânien, sa dépouille aura été découpée, dispersée, trimballée, et probablement perdue. Pourtant, le plus intime de son être, sa voix demeure, assurée et chaude, tranquille et à nulle autre comparable dans sa présence :

*« Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à*

*nous méprendre en ce qui nous touche, et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects, lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir, en ce discours, quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme en un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir. »<sup>9</sup> ■*

**Hervé Dumez**

PREG-CRG – CNRS / École Polytechnique

1. Shorto Russell (2008) *Descartes' Bones*. New York, Doubleday. Je remercie Magali Ayache et Julie Bastianutti pour leurs remarques (les débats avec elles sur certains points furent vifs et l'auteur seul doit être tenu pour responsable de ce qui est écrit ici).
2. Le 23 mars 2005, l'Université d'Utrecht a fait solennellement acte de repentance à l'égard de Descartes.
3. Cet index a été perdu.
4. Dans la déclaration d'indépendance, Jefferson, en écho à l'ordre même de la démarche cartésienne, placera la "self evidence" avant la garantie divine : "We hold these truths to be self-evident, that all men are created equal, that they are endowed by their Creator with certain unalienable Rights, that among these are Life, Liberty and the pursuit of Happiness."
5. *Parvula Cartesii fuit haec calvaria magni, exuvias reliquas gallica busta tegunt ; sed laus ingenii toto diffunditur orbe, mistaque coeliolis mens pia semper ovat.*
6. Par la suite, un suédois, Liljewalch reconstituera la liste des possesseurs de la précieuse relique. Mais par la suite aussi, on retrouva d'autres crânes supposés avoir appartenu à Descartes.
7. "Le corps de M. Descartes étoit d'une taille un peu au dessous de la médiocre mais assez fine & bien proportionnée dans la justesse de toutes ses parties. Il paroissoit néanmoins avoir la tête un peu grosse par rapport au tronc." Adrien Baillet, *La vie de Monsieur Descartes*, réduite en abrégé, livre huitième, l.
8. Deux ans auparavant, Valéry avait écrit : "On lui a donné seulement une rue assez mauvaise, quoique animée par les éclats de Polytechnique et quelque peu hantée par l'ombre de Verlaine qui y est mort. Enfin, nous avons égaré ses os du côté de Saint-Germain-des-Prés, et je ne sache pas qu'on les recherche pour les cryptes du Panthéon." (Pléiade, œuvres I, p. 789).
9. L'impression que fait le *Discours de la Méthode* lorsqu'il est entendu est très étonnante, comme si ce texte avait été écrit pour être dit. On peut en faire l'expérience en écoutant le texte lu par Jacques Bonnaffé, disques Frémeaux et associés. C'est cette voix qui fascinait Valéry, lui qui haïssait les philosophes : "Mais, homme prudent qu'il était, et artiste incomparable dans le travail des matières les plus dures, il s'est bâti de ses mains un tombeau, de ces tombeaux qui font envie. Il y a mis la statue de son esprit, et si nette, et si vraie à considérer, que l'on jurerait qu'il est vivant, qu'il nous parle en personne, qu'il n'y a point trois cents ans entre nous, mais un commerce possible avec lui, mais à peine l'intervalle d'un esprit à un esprit, sinon d'un esprit à soi-même. Son monument est ce *Discours* qui est à peu près incorruptible, comme tout ce qui est écrit exactement. [...] L'auteur, que l'on croit entendre, semble s'être borné à épurer, à retracer de près, parfois à articuler très nettement la voix immédiate qu'il tenait de ses souvenirs et de ses espérances." (Pléiade, œuvres I, p. 789). Le plus étrange est que cette voix si personnelle ait été, à la parution de l'ouvrage, anonyme puisque Descartes, disant respecter son "ancienne résolution" (Lettre à Mersenne de mars 1636) n'y a pas fait figurer le nom de l'auteur.

Secrétariat de rédaction et mise en forme : Michèle Breton